

**Neel Doff ou la rupture de l'omerta.
Une dénonciation de la société et des mœurs du XIX^{ème} siècle**
Virginia Iglesias Pruvost

Université de Grenade
viglesias@ugr.es

Résumé

Neel Doff (1858-1942) est une écrivaine prolétarienne belge, d'expression française, quasiment inconnue. Dans sa trilogie de forte inspiration autobiographique, composée de *Jours de famine*, *Keetje* et *Keetje trottin*, elle entend dévoiler les souffrances des miséreux, d'autant plus s'il s'agit de femmes. À travers le récit de sa vie, elle nous décrit les aspects les plus sombres de la société d'antan, caractérisée par la misère du prolétariat, la maltraitance des enfants et les conditions de travail peu enviables des servantes. Son œuvre contient donc un témoignage historique d'une valeur inestimable, qui ne mérite décidément pas d'avoir sombré dans l'oubli.

Mots-clé

XIX^{ème} siècle, témoignage, prolétariat, condition de l'enfant, condition ancillaire, trottin.

Dans cette communication, nous allons parler de Neel Doff, une écrivaine belge d'origine hollandaise, très peu connue dans le panorama littéraire francophone ; c'est la raison pour laquelle nous commencerons tout d'abord par dresser sa biographie et sa bibliographie de façon succincte. Puis, nous nous centrerons sur le contexte socio-historique de la trilogie doffienne, à savoir la société et les mœurs du XIX^{ème} siècle. Pour se faire, nous aborderons successivement les axes thématiques suivants : les conditions de vie du prolétariat, la condition de l'enfant, et finalement, la condition ancillaire ainsi que le statut particulier du trottin.

1 Biographie et bibliographie de Neel Doff (1858-1942)

Née en 1858 à Buggenum, en Hollande, d'un garçon d'écurie et d'une dentellière qui ont neuf enfants, Cornelia Hubertina Doff grandit dans le dénuement le plus complet : faim, froid, vermine, maladies, déménagements, prostitution, solitude..., la vie qu'elle nous dépeint dans son œuvre d'inspiration autobiographique est celle qu'ont connue tant d'enfants du sous-prolétariat, au XIX^{ème} siècle...

Logée dans les caves putrides d'Amsterdam, puis dans les impasses fétides d'Anvers et de Bruxelles, suite à l'exil de la famille pour tenter de fuir la misère, Neel se met à œuvrer dès sa plus tendre enfance, afin d'apporter quelques subsides au foyer : à douze ans, elle travaille en tant que commissionnaire, puis comme trottin chez une modiste. La jeune fille parvient à sortir de cette condition pitoyable en posant pour des peintres belges de renom, comme Félicien Rops ou James Ensor qu'elle impressionne, malgré ses origines modestes, par son intelligence et sa culture.

Neel fait alors la connaissance de Fernand Brouez (1861-1900), intellectuel aisé, féru de sociologie et éditeur en chef de *La Société Nouvelle*. Celui-ci devient par la suite son

époux (1896) : il se charge de l'instruction de sa femme en l'inscrivant notamment au Conservatoire et en améliorant son niveau de français, langue qu'elle choisit dans sa maturité pour relater son existence malheureuse. Installée dans la région de Bruxelles, la jeune femme lutte pour les ouvriers et les démunis, et s'engage même dans le socialisme. Le couple se brise tragiquement : Fernand décède prématurément, dans sa trente-neuvième année, suite à la syphilis qu'il avait contractée bien des années auparavant. Veuve, Neel rencontre ensuite l'avocat et militant socialiste Georges Sérigiers qu'elle épouse en secondes noces (1901).

Tyrannisée par les réminiscences traumatiques de son enfance, c'est à cinquante et un ans qu'elle décide de mettre ses souvenirs sur papier : elle rédige alors son premier roman *Jours de famine*, dans lequel elle narre l'histoire de Keetje Oldema, une fillette en butte à la misère et aux humiliations, forcée de se prostituer pour nourrir sa fratrie. Le livre retraçant l'itinéraire houleux de cette femme meurtrie est à la fois imprégné d'un réalisme cruel et de poésie ; il est même finaliste au Prix Goncourt de 1911. Neel Doff clôt sa trilogie très largement autobiographique avec *Keetje* et *Keetje trottin*.¹

Mais l'écrivaine ne s'arrête pas là : elle poursuit et accroît sa production littéraire avec *Contes farouches* (1913), à travers lesquels elle nous livre une sorte d'anthologie de son œuvre. *Angelinette* (1923), *Elva* (1929) et *Une fourmi ouvrière* (1935) s'inscrivent dans la même veine, alors que *Campine* (1926) et *Quitter tout cela* (1937) recueillent plutôt des extraits de journaux, des mémorandums sur la vie quotidienne de ses dernières années. Néanmoins, quel que soit le genre adopté, elle n'en finit pas de transposer des étapes de sa vie, car, comme le rappelle très justement Charles Péguy : « Telle est en effet la prolongation de la marque de la misère : ceux qui échappent à la misère n'échappent pas à la mémoire de leur misère ; ou par continuation, ou par un effet de réaction, toute leur vie ultérieure en est qualifiée [...]. » (Péguy, 1916 : 73)

S'il est vrai que la prosatrice accède finalement à la bourgeoisie, elle n'oublie pas pour autant les sacrifices et les injustices endurés dans le passé. En effet, à travers le récit de sa vie, l'écrivaine décrit les souffrances d'une identité culturelle bafouée, étouffée... et nous donne à voir la société et les mœurs du XIX^{ème} siècle.

2 L'avènement du capitalisme et le renforcement des inégalités sociales : les conditions de vie du prolétariat bruxellois

Dans les années 1830-1840, la « question sociale » apparaît et devient de plus en plus préoccupante. La révolution industrielle, si elle provoque l'admiration de ceux qui constatent un développement économique sans précédent, provoque aussi l'apogée de la misère dans la nouvelle classe sociale qu'elle a créée : celle des ouvriers. Dans sa *Critique de la philosophie du droit*, K. Marx décrit la condition prolétarienne comme étant celle des « miséreux conscients de leur misère morale et physique, les sous-hommes conscients de leur inhumanité et s'efforçant pour cette raison de réaliser leur humanité [...] ». » (Aubery, 1973 : 354) Le prolétaire ne peut qu'entrer dans le cercle vicieux de la pauvreté car il ne possède que sa force de travail soumise aux fluctuations de l'offre et de la demande du marché.

¹ En 1975, *Keetje trottin* a été adapté au cinéma par P. Verhoeven, sous le titre de *Keetje Tippel*.

L'industrialisation croissante requiert une main d'œuvre de plus en plus abondante, entraînant ainsi la création de logements à proximité des usines : toutefois, le marché du travail se caractérise alors par un chômage saisonnier endémique qui appauvrit les ouvriers et les rend dépendants des institutions caritatives. Ceux-ci vivent dans les pires conditions, sans aucune protection sociale. Les heures de travail sont interminables. Les travailleurs sont relégués dans des zones où règnent la laideur et le manque d'hygiène...

En 1838, le rapport de la *Commission nommée par le Conseil central de salubrité publique pour vérifier l'état des habitations de la classe ouvrière à Bruxelles et proposer les moyens de l'améliorer*, évoque, entre autres, la situation du quartier des Minimes et du quartier de la Chapelle : les logements y sont dépourvus de pompes, de latrines et d'égouts ; 70 foyers se partagent un unique W.C... À Bruxelles, la création de logements dans les impasses et les « bataillons carrés » se multiplient. Les analyses d'A. Quételet sur l'habitat bruxellois (1842) montrent que les plus pauvres sont confinés dans des maisons exiguës : dans certains quartiers de la capitale, 50 % des familles prolétariennes vivent dans une seule pièce. « Je puis l'affirmer : je n'ai jamais vu à la fois tant de saletés, de misères, de vices, et nulle part sous un aspect plus hideux, plus révoltant. » (Villermé, 1971 : 51) L'augmentation de la démographie et la cherté des terrains favorisent la conversion des jardins et des cours attenants aux maisons en logements pour les miséreux : en 1866, on compte 375 impasses à Bruxelles. Ces révélations sur la condition de vie effroyables des classes ouvrières alertent l'opinion publique et « inquiètent » également la bourgeoisie : en effet, l'insalubrité des quartiers pauvres favorise le développement d'épidémies et le surpeuplement des taudis peut entraîner des actes de rébellion, d'insurrection populaire.

L'urbanisme naît dans ce contexte de désordre urbain, issu de la révolution industrielle : il s'agit de résoudre ces problèmes en privilégiant notamment une approche hygiéniste et thérapeutique de la ville. L'analogie entre hygiène physique et hygiène morale se confirme au milieu du XIX^{ème} siècle : le maître-mot est alors *l'hygiénisme*, autre façon de légitimer l'exclusion sociale des plus démunis. L'hygiène du corps est aussi l'hygiène de l'esprit. De cette philosophie découle le raisonnement suivant : les problèmes des classes populaires se doivent, avant tout, à une mauvaise hygiène de vie (promiscuité dans le logement, absence de nettoyage, fréquentation des cabarets, ivrognerie, etc.). Les mauvaises mœurs des ouvriers seraient donc à l'origine de leur misère qui relèverait en quelque sorte d'un choix délibéré : quant aux conditions de travail, elles ne sont guère dénoncées...

La trilogie de Neel Doff illustre parfaitement les conditions de vie misérables du prolétariat, qui se déclinent en une multitude de dimensions intimement liées : la faim, l'insalubrité, les maladies, les préjugés, l'ignorance, l'invisibilité, la vulnérabilité, la dépendance, la douleur, l'aliénation, etc. Les Oldema passent des jours entiers sans manger : ils doivent quémander chez d'anciennes voisines, troquer leurs vêtements (la robe de communion de Keetje, entre autres...), manger de la langue de cheval bouillie (Doff, 1974 : 47) ! Leurs repas sont souvent frugaux : « [...] nous dînâmes avec du pain et du café. » (Doff, 1999 : 16) D'ailleurs, la narratrice souligne souvent leur maigreur : « Ma mère, ma sœur aînée et nous tous avons des bras très minces, avec des poignets de rien du tout, qui déplaisaient fort aux femmes de l'impasse. » (Doff, 1974 : 20) Une dame compare même le poignet de Keetje à « des os de poulet ». (Doff, 1999 : 117) Constamment à jeun, la famille souffre de multiples carences et, par conséquent, de maladies inhérentes à la misère : anémie, fièvre, toux, etc. Et la situation ne fait qu'empirer avec les grossesses à répétition...

La famille Oldema vit dans un quartier sordide dans lequel il est nécessaire de marcher « au milieu de la rue, pour éviter la puanteur d'égout et de poisson pourri qui sort des impasses et des caves. » (Doff, 1999 : 27) La narratrice nous décrit minutieusement les conditions de vie de sa famille, qui évolue au milieu de puces et de déjections : dans une pareille situation, il est d'ailleurs ahurissant que les enfants n'attrapent pas la septicémie ou autre maladie grave :

Dans un coin, un petit tonneau servait de chaise percée à la famille ; dans d'autres, des langes d'enfants souillés, puis les détritiques de tout un ménage miséreux. [...] Nous étions couchés sur des sacs en grosse toile, remplis de balle d'avoine qui, réduite en poudre et imbibée d'urine d'enfant, formait une matière immonde et corrosive. La toile m'agaçait et me brûlait la peau ; les puces me harcelaient affreusement ; j'étouffais ; j'avais des bruissements d'oreilles qui me donnaient des hallucinations. (Doff, 1974 : 33)

3 La maltraitance physique des enfants : l'esclavage infantile au XIX^{ème} siècle

Si de nos jours, l'enfant est le « roi de la maison », choyé par son entourage et très protégé légalement, n'oublions pas que dans le passé, sa situation était loin d'être privilégiée... Battues, exploitées, ces victimes fragiles et innocentes ont souvent fait l'objet de la cruauté des adultes et de la société des nantis.

Malgré des conditions de travail extrêmement dures pour les enfants prolétaires, ceux-ci ont néanmoins la possibilité d'être scolarisés (même si la majorité d'entre eux doit aller travailler aux champs ou à l'usine, pour aider à la subsistance du foyer). Toutefois, les enfants sont encore souvent maltraités par leurs parents.² À l'époque, l'usage du fouet ou du martinet est coutumier, comme le rappelle l'héritage de la grand-mère paternelle : « [...] oncle Ary avait demandé à père, comme étant l'aîné, s'il pouvait le garder [le fouet], et il l'avait pendu entre les portraits du père et de la mère. » (Doff, 1999 : 22)

L'héroïne doffienne n'échappe pas à la règle. Elle est souvent battue dès son plus jeune âge, pour des motifs insignifiants : quand la petite gâche du fil à coudre, elle reçoit des « torgnioles » (Doff, 1974 : 37) ; une servante la rue de coups lorsqu'elle s'échappe de chez elle. De plus, Keetje est souvent insultée par ses parents qui la traitent de « créature infantine », de « morveuse », de « judas », de « canaille », etc. Toutes ces scènes reflètent bien l'animosité des parents envers leur pauvre fille.

Au XIX^{ème} siècle, l'enfant semble exercer une fascination distante. Nous avons aussi bien affaire aux caprices des enfants issus des classes aisées, qu'aux malheureux abandonnés dans des cloaques putrides. La littérature illustre bien cette réalité criante de l'enfant maltraité, tyrannisé, allant du Petit Chose à Poil de Carotte.

À l'époque, les usines sont de plus en plus mécanisées. Dès l'âge de huit ou neuf ans, les enfants sont employés aux travaux qu'aucune machine ne peut réaliser : dans les filatures, leur agilité et leur petite taille sont utilisées, par exemple, pour attacher les fils brisés sous les métiers à tisser en marche, nettoyer les bobines encrassées, ramasser les

² La discipline est aussi draconienne dans le cadre de l'enseignement, comme le confirme Keetje : « [...] les petits étaient à l'école, où l'on mourait de soif et où l'on ne pouvait même pas sortir quand on levait le doigt... » (Doff, 1999 : 69)

fil de coton. Les enfants sont aussi chargés de surveiller les machines (ils doivent alors rester jusqu'à seize heures debout), de travailler à la machine à dévider (ils sont alors assis sur des tabourets trop hauts pour eux, afin de les empêcher de relâcher leurs efforts). Les patrons encouragent le travail des enfants d'autant plus qu'un adulte effectuant un travail similaire doit être payé trois à quatre fois plus. Les mines et les usines métallurgiques accueillent également des enfants : manœuvres, ils descendent dans les galeries plus étroites où ils peuvent se tenir debout et pousser des chariots.

Ces conditions inhumaines ont des conséquences sanitaires désastreuses : les enfants travaillant dans le textile sont souvent frappés par la tuberculose, à cause de la poussière et de l'humidité. Ils souffrent aussi d'asthme, de bronchites chroniques, d'allergies. Leur croissance se voit aussi perturbée par des problèmes de scoliose et de rachitisme. Selon une enquête de la British Association de 1878, les garçons de 11-12 ans des milieux ouvriers ont une taille en moyenne inférieure de 12 cm à ceux des milieux bourgeois et aristocratiques allant à l'école ! Quant aux enfants abandonnés et aux orphelins, ils sont rapidement mis au travail par les institutions qui les recueillent : certains vivent de la mendicité et les filles sont souvent prostituées...

L'arrivée de la scolarisation obligatoire endigue ce phénomène. L'école entre d'abord en conflit avec l'usine : pour les parents, la scolarité coûte cher, tandis qu'avoir un enfant qui travaille, améliore le quotidien. Il est donc compréhensible que le XIX^{ème} siècle soit qualifié de siècle noir en matière d'exploitation infantile, comme nous l'illustre le cas bouleversant de Keetje.

Dans son triptyque, Neel Doff dépeint la condition des enfants miséreux, contraints de mentir, quémander, voler et se prostituer, pour subsister dans une société indifférente qui les ignore et les avilit... Dans son enfance, l'héroïne ne fréquente quasiment pas l'école : sa mère préfère qu'elle vaille à des occupations d'ordre pécuniaire, comme aller porter le manger à un homme, pour la bagatelle de 17 cents et demi par semaine : « Ma mère me retenait de l'école pour ce beau gain » (Doff, 1999 : 14), un gain somme toute, dérisoire mais vital pour le foyer... Les enfants Oldema sont l'exemple même de l'esclavage infantile sur lequel la société de l'époque fermait les yeux...

4 La condition ancillaire au XIX^{ème} siècle³

Au XIX^{ème} siècle, la discrimination sexuelle maintient les rôles stéréotypés de la domesticité. Dans ce contexte, l'emploi domestique est l'un des « métiers » que les femmes du peuple peuvent exercer pour tenter de s'extraire de la pauvreté ou pour subvenir aux besoins du foyer.⁴ Lorsque ce travail s'exerce à plein temps, en résidence, il implique l'appartenance à la maisonnée et la dépendance à l'égard de la famille : dans ce contexte, la servante est directement exposée aux abus et aux sévices. La maison de l'employeur présente plus de risques que protection : souvent, ses murs sont moins

³ B. Destremau travaille au sein du Groupe de recherche et d'analyse du social et de la sociabilité (CNRS/GRASS). Lors de Campus 2004, organisé par l'Institut de recherche d'ATD Quart Monde, elle a donné une intervention dont nous reprenons ici l'essentiel.

⁴ Soulignons d'ailleurs que l'expression « bonne à tout faire » n'a pas de masculin.

protecteurs que dissimulateurs. Ils permettent l'invisibilité qui facilite les abus, les dérives de l'intimité et de la violence.

La domestique est toujours désignée comme l' « autre ». Cette relation d'altérité peut être plus ou moins distante, péjorative :⁵ c'est elle qui marque la frontière entre la bonne qui travaille dans la maison et les vrais membres de la famille. La bonne est souvent désignée comme sale ou de mœurs sexuelles potentiellement débridées. Elle peut aussi voler, elle est donc toujours soupçonnée... Cette altérité d'origine sociale justifie un discours en termes d'altérité de nature : nous pourrions dire que la bonne n'est pas tout à fait de la même espèce que ses employeurs. De là, les clichés qui servent à justifier la souffrance morale et / ou physique qu'on lui inflige : on prétend, par exemple, qu'elle ne ressent ni le chaud, ni le froid, ni la faim et qu'elle peut se passer de mari, de relations affectives...

Dans de nombreux cas, les travailleurs domestiques sont des enfants : un enfant domestique est généralement peu ou pas payé ; parfois, on ne lui donne que de vieux habits. Ce statut d'enfant autorise les mauvais traitements dont les pauvres créatures sont souvent victimes, étant donné que le jeune âge facilite la domination. Les filles – en principe, les aînées – ressentent le devoir de travailler afin de rembourser leur « dette morale et matérielle » : c'est à ce titre qu'elles supportent, en silence, de dures conditions de travail...

4.1. Un univers « sexué »

Peu de personnes se sont penchées sur la condition des domestiques. Pourtant, cette question renvoie directement à la place de la femme sur le marché du travail. « En marge de la lutte sociale, la domesticité apparaît donc comme un mal nécessaire pour libérer l'élite des tâches matérielles, mais elle dérange. » (Dauphin, 2003 : 3)

L'article premier de la *Déclaration universelle des Droits de l'Homme* stipule que « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. » Cette phrase bien connue, ne s'est malheureusement pas confirmée au fil du temps, car depuis bien longtemps, les inégalités, les exploitations, la discrimination existent et persistent... En effet, dès lors que le droit de la nature est le droit du plus fort, les hommes apparaissent comme naturellement inégaux, puisqu'ils sont naturellement plus ou moins forts. Ainsi, Aristote reconnaissait-il entre les hommes des inégalités naturelles qui justifiaient des inégalités devant le droit positif. Selon lui, en effet, certains hommes ont une nature d'homme libre, d'autres une nature d'esclave : les femmes, dans cette optique, sont naturellement inférieures aux hommes. Les hommes sont plus forts, physiquement, que les femmes : ceci explique qu'en général, les servantes travaillaient en ville alors que les zones rurales étaient plutôt le domaine des serviteurs, étant donné qu'à la campagne, le labeur des champs requiert une force physique importante.

D'autre part, les soubrettes étaient généralement employées dans des maisons modestes, alors que leurs homologues masculins servaient dans de grandes demeures : cette

⁵ Dans *Keetje trottin*, la protagoniste remarque que la première traite la bonne de façon dépréciative : « Ce n'est pas comme à la femme de journée, qu'elle [la première] appelle 'paresseux animal', quand l'atelier n'est pas en ordre assez tôt. » (Doff, 1999 : 84)

tendance s'explique par le fait que, « les femmes procuraient moins de prestige à leurs maîtres que les hommes. » (Stevens, 2009 : 1) Ce jugement de valeur renvoie à la société d'antan, fortement phallocentrique : rappelons qu'à l'époque, la femme (à moins d'être veuve) était successivement sous le joug du père et du mari (du moins, du point de vue juridique) : commander une femme était monnaie courante alors qu'exercer l'autorité sur un homme était plus valorisé, surtout s'il s'agissait de lui infliger des tâches particulièrement déplaisantes.

« Ne lit-on pas, dans *L'Encyclopédie méthodique* (1791)⁶, que la condition domestique contredit la *nature* masculine, parce que la virilité s'accommode mal de la soumission absolue ? » (Stevens, 2009 : 2) Autrement dit, la domesticité va à l'encontre de la nature de l'homme, alors que la femme s'y prête sans aucun problème :

Par sa nature la femme est dans un état de démoralisation constante, toujours en deçà ou au-delà de la Justice ; l'inégalité est le propre de son âme ; chez elle, nulle tendance à cet équilibre de droits et de devoirs qui fait le tourment de l'homme, et hors duquel il se tient vis-à-vis de son semblable dans une lutte acharnée. La domesticité est aussi beaucoup moins antipathique à la femme qu'à l'homme ; à moins qu'elle ne soit corrompue ou émancipée, loin de la fuir elle la recherche ; et remarquez encore qu'à l'encontre de l'homme, elle n'en est point avilie. (Proudhon, 1858 : 365)

D'où la différence aussi en matière de travail : les servantes gagnaient systématiquement moins que les laquais, y compris dans les ménages plus aisés. Malgré la précarité de leur emploi, il était vital de conserver leur poste car le renvoi pouvait les amener à faire le trottoir.

4.2. Le statut de trottin

De nos jours, le mot « trottin » est tombé en désuétude. Le *Littré* nous en donne la définition suivante : « Jeune garçon, jeune fille qui fait les commissions, les courses dans un magasin. » Dans son atelier de chapeaux, la modiste employait parfois une modeste midinette qui faisait les courses, et qui s'appelait le *trottin*. La modiste a hélas disparu. Le chapeau s'est raréfié, la peau avide de soleil l'a rejeté pour se brunir au maximum alors que sa fonction principale était de préserver la blancheur du teint.

Keetje trottin est l'un des seuls témoignages sur le métier de trottin. Comme le souligne Madeleine Frédéric :

À la différence de la majorité, voire de la totalité des publications de l'époque, c'est de son propre parcours que s'inspire Neel Doff, situation sensiblement différente de celle d'un Octave Mirbeau dont le *Journal d'une femme de chambre* résulte de la réécriture du témoignage de Célestine R. : ou encore d'un Eugène Sue, dont *Les Mystères de Paris* (pour parler d'une référence littéraire clairement indiquée dans *Keetje trottin*), mettent en scène des personnages de midinettes et autres cousettes procédant d'une (af)fabulation surimposée de l'extérieur. (Doff, 1999 : 166-167)⁷

⁶ Art. « Domestique », T.10, 1791, éd. par Panckoucke.

⁷ Cette citation appartient à la « Lecture » de Madeleine Frédéric, qui se trouve à la fin du roman de Neel Doff.

Keetje mentionne pour la première fois son métier de trottin, en ces termes : « Voyez un peu : deux servantes, et moi, le trottin... [...] Je dois être là à huit heures du matin. J'aurai soixante cents par semaine, une tartine à midi, et j'aurai fini à quatre heures. Huhu ! Ce n'est pas si mal pour commencer : j'ai déjà douze ans, c'est vrai... » (Doff, 1999 : 37-38) Le travail semble, *a priori*, attrayant pour une fillette démunie : les horaires sont « corrects », une collation est assurée. Mais la réalité est tout autre : la fillette fait des heures supplémentaires puisque « au lieu de partir à quatre heures, [elle] ne part qu'à sept, et [elle] reste tout le temps sans manger. » (Doff, 1999 : 55). Cet extrait nous donne aussi à voir la différence de statut entre la servante et le trottin : le lecteur perçoit ce clivage notamment à travers les besoins qui leur sont respectivement attribués. Nous percevons aussi cette différence de traitement dans l'extrait suivant : « Line et Bette, assises à la table de café, mangeaient leurs tartines au fromage et buvaient du café. Moi, à distance sur un tabouret, je mangeais ma tartine à sec : je n'étais pas de la maison. » (Doff, 1999 : 52)

La protagoniste travaille ensuite chez une modiste : la petite se réjouit tout d'abord de livrer des chapeaux à travers la ville et de fréquenter des maisons riches. Puis, elle se rend compte que sa tâche est particulièrement laborieuse : « La caisse était très lourde, elle pendait à mon bras gauche, que je soutenais de la main droite, et, le corps penché de côté et en avant, je me mis en route, la caisse frottant ma hanche. » (Doff, 1999 : 70) La fillette est très vite désabusée à cause des blessures qu'engendre son travail : « Bientôt, j'eus les deux hanches écorchées et les pieds pleins de cloches. Les chapeaux ne me disaient plus rien : ces sales objets pour les riches étaient la cause de mon mal. » (Doff, 1999 : 72) Personne ne se soucie de son état physique : la pauvre jeune fille devient esclave...

4.3. Les relations maître-servante : un tabou mis à jour

Les relations ancillaires constituent depuis toujours un thème classique de la littérature (Molière étant l'un de ses plus célèbres représentants). En effet, il existe une interdépendance entre maîtres et domestiques, basée sur des rapports d'autorité et de soumission ; d'isolement ou de promiscuité. Dans ce contexte, « les relations de genre viennent brouiller les relations de classes ». (Dauphin, 2003 : 3) Les soubrettes étant à la fois un danger et en danger, sont généralement à l'origine de ce brouillage : « Objet de séduction pour les uns, souffre-douleur pour les autres, elles n'ont souvent d'autre alternative que la ruse pour échapper à l'emprise de leurs maîtres, au risque de sombrer dans l'enfer des grossesses illégitimes ou des infanticides. » (Dauphin, 2003 : 3) Proie sexuelle ou bouc émissaire, elles se voient donc obligées de ruser afin de (sur)vivre sans perdre leur dignité. Quant à la bourgeoisie, elle se plaît à élaborer des discours fielleux sur la soi-disant légèreté des femmes du peuple. C'est dans cet univers hybride que se nouent des rapports censurés entre les classes sociales, surtout, entre maître et servante : *Keetje trottin* illustre ces relations clandestines.

Un jour, Keetje surprend son patron avec Corry, s'embrassant frénétiquement. Le couple illégitime s'empresse de se séparer à la vue de la fillette : le patron part en râlant et la servante essaie d'acheter le silence de Keetje en lui proposant une grosse pomme. Elle lui explique également les raisons de son comportement : « Tu comprends, j'en ai assez de changer toujours de place, et je puis bien lui faire ce petit plaisir. Il ne réclame pas quand les pommes ou les poires ne sont pas assez cuites... » (Doff, 1999 :

92) Cette liaison permet à Corry de garantir un emploi stable, tout en lui évitant les reproches de son maître. Même si elle feint l'indifférence et minimise les faits, elle ne peut s'empêcher de retenir ses larmes, ce qui traduit son désarroi... Non content de satisfaire ses instincts primaires avec sa soubrette, le patron abuse aussi délibérément de Keetje :

Je divaguais ainsi quand le patron vint dans la cuisine. Il en fit le tour, me regarda et entra dans la cave aux charbons.

- Keetje, viens ici.

Je me levai et y allai. Il m'empoigna, me colla au mur, colla sa bouche sur la mienne, fouilla de sa main libre entre mes jambes. Il eut deux ou trois soubresauts, puis me lâcha et remonta l'escalier. (Doff, 1999 : 87)

Cet épisode ne permet pas à la fillette de mesurer ce qui lui arrive, afin de réagir. La froideur et la détermination avec lesquelles agit le maître sont abjectes : son geste est prémédité et la petite est réduite à un vulgaire objet sexuel, destiné à assouvir ses pulsions sexuelles.

5 Conclusion

Neel Doff fait partie de ces femmes vaillantes qui ont osé prendre la plume pour témoigner, dans une société phallocentrique aliénante. Femme issue du prolétariat (voire même du sous-prolétariat), c'est d'une position discursive doublement marginale qu'elle ose prendre la parole pour briser, de ce fait, la bienséance de l'époque. L'écrivaine décrit les nombreuses facettes de la société du XIX^{ème} siècle, en s'attaquant à la fois aux conditions de vie du prolétariat mais aussi à l'esclavage infantile et à la condition ancillaire. Force est de constater que son récit, injustement oublié par la postérité, contient un précieux témoignage historique, d'une authenticité incontestable.

Nous espérons que grâce à cette modeste contribution, nous pourrons un jour restituer la place que Neel Doff mérite en tant que grande écrivaine du prolétariat belge.

Références bibliographiques

Aubery, Pierre (1973) « Culture prolétarienne et littérature ouvrière », *Études littéraires*, 6 (3), p.353-361.

Dauphin, Cécile (2003) « Valérie Piette : *Domestiques et servantes. Des vies sous condition. Essai sur le travail domestique en Belgique au XIX^{ème} siècle* », Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1998 ; *Sextant, Revue du Groupe interdisciplinaire d'Études sur les Femmes*, N°15/16, 2001 (textes rassemblés et édités par Éliane Gubin et Valérie Piette) », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, Hors-série : <<http://clio.revues.org/index600.html>>

Doff, Neel (1974) *Jours de famine et de détresse*, Paris : Jean-Jacques Pauvert, (1911).

Doff, Neel (1974) *Keetje*, Paris : Jean-Jacques Pauvert, (1919).

Doff, Neel (1999) *Keetje trottin*, Bruxelles : Labor, (1921).

Dictionnaire Littré, <<http://littrereverso.net/dictionnaire-francais>>.

Péguy, Charles (1916) *Œuvres complètes II*, Paris : NRP.

Proudhon, Pierre-Joseph (1858) *De la justice dans la révolution et dans l'Église. Nouveaux principes de philosophie pratique*, Paris, Librairie de Garnier Frères, T. III.

Stevens, Xavier (2009) « Un homme vaut deux femmes. La domesticité au XVIII^{ème} siècle dans une perspective d'histoire du genre », *Journée du Forum histoire du genre et de la sexualité : Le genre du travail, XVI^{ème} – XX^{ème} siècles*, ULB, Hors-Série : http://www.avg-carhif.be/media/d_Stevens08122009_37881.pdf

Villermé, Louis-René (1971) *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Paris : Union générale d'Éditions, (1840).